



Eh bien ? demanda la pauvre femme...

(Page 2101)

C. I

LIVRAISON 269

— Ne craignez rien, Madame !.... Je suis venu vous sauver !.... Je faisais partie du groupe d'Européens qui ont incendié le campement du Cheikh Abd-el-Rahman précisément dans le but de chercher à vous délivrer....

— Ah !... Vous êtes donc un ami du capitaine Rieur ?

— Oui, Madame.....

— Et vous avez osé venir jusqu'ici, en plein désert ?

— Comme vous voyez !.... Et, grâce à Dieu, j'ai réussi à vous retrouver.

— Vous êtes bien audacieux !.... Mais comment avez-vous pu découvrir l'endroit où j'étais ?

— D'une façon bien simple : en suivant les traces des chameaux.....

— Et les Arabes ?

James Wells éclata de rire et répondit sur un ton joyeux :

— Ils sont en train de se reposer dehors..... bien ficelés par mes soins !

Amy Nabot lui tendit la main en s'exclamant :

— Je vous remercie de tout cœur de ce que vous avez fait pour moi et j'admire beaucoup votre courage !

— Quand il s'agit de venir en aide à une jolie femme, le courage ne saurait manquer à un galant homme ! répondit modestement James Wells en s'inclinant.

L'espionne sourit avec un air flatté et reprit :

— Racontez-moi comment vous avez fait pour me sauver.....

— Nous aurons bien le temps de parler de cela un peu plus tard, Madame..... Pour le moment, je crois que nous devrions surtout songer à nous éloigner d'ici au plus vite et de rentrer à Tunis où l'on doit nous attendre avec impatience.....

— Vous avez raison..... Mais ce sera un long et périlleux voyage..... Comment allons-nous faire ?

— Ne vous inquiétez pas de cela... J'ai promis à mes

amis de vous ramener saine et sauve et je tiendrai ma promesse.....

Amy Nabot sentait croître son admiration pour cet homme courageux qui n'avait pas craint de braver un aussi grand danger pour se porter seul à son secours.

— Je me charge de vous accompagner, non seulement jusqu'à Tunis, mais encore jusqu'à Paris, reprit James Wells après un instant de silence.

— A Paris ? répéta l'aventurière avec un air stupéfait. Vous voulez m'accompagner à Paris ?

— Oui... Je désire aller passer quelque temps à Paris... Et puis... et puis.....

— Pourquoi ne continuez-vous pas ?

— Je continuerai plus tard... Pour l'instant, nous avons des choses plus urgentes à faire, Madame.....

Mais Amy Nabot eut un geste d'impatience.

— Que signifie tout ce mystère ? s'exclama-t-elle. Je vous prie de me parler clairement.

— Dois-je réellement vous dire ce que j'espère ? reprit James Wells d'une voix un peu tremblante.

L'espionne se mit à rire.

— Assez ! fit-elle. Il est inutile que vous en disiez davantage.... J'ai parfaitement compris !

— Vraiment ?

— Oui.....

— Et..... je puis espérer ?..... Mon désir se réalisera ? s'exclama le vaillant cavalier en fixant sur le visage de l'aventurière un regard caressant.

— Peut-être !.... Nous en reparlerons quand nous serons à Paris.....

— A mon tour, je vous prierai de vous exprimer avec plus de clarté, parce que « peut-être » ne signifie pas grand chose !

L'aventurière sourit.

— Vous êtes bien entreprenant, cher Monsieur ! re-

marqua-t-elle avec une nuance d'ironie. Mais vous ne m'avez pas dit votre nom, de sorte que je ne sais pas encore à qui j'ai l'honneur de parler....

— Excusez-moi... Je m'appelle James Wells.

Amy Nabot sortit de la tente et le jeune homme s'empressa de la suivre, lui montrant les Arabes ligotés et couchés sur le sable.

— Qu'allez-vous faire de ces hommes ? demanda l'aventurière.

— Je vais les laisser ici !.... Demain, le Cheikh Abd-el-Rahman va certainement venir par ici avec l'intention de retrouver sa belle prisonnière et il pourra délivrer ses peu courageux serviteurs !

Amy Nabot laissa échapper un strident éclat de rire. Maintenant qu'elle n'était plus en danger, elle avait retrouvé toute sa bonne humeur et elle paraissait disposée à permettre de bonne grâce à celui qui l'avait sauvée, de lui faire la cour.

— Allons-nous partir tout de suite ? demanda-t-elle.

— Oui... Il vaut mieux ne pas perdre de temps, de crainte qu'un autre détachement des troupes du Cheikh nous surprenne ici.... Si cela devait arriver, nous serions perdus !

Ce disant, James Wells délia l'un des chameaux, puis il aida l'aventurière à monter en croupe de l'animal. Enfin, il attacha à la selle de la bête les rênes de son cheval et il monta à son tour auprès d'Amy Nabot en s'exclamant :

— Et maintenant, en route !

Les Arabes, réduits à l'impuissance lui lancèrent des regards chargés d'un ressentiment indicible.

— Vous ferez mes compliments au Cheikh, n'est-ce pas ? leur cria James Wells en leur adressant un ironique salut de la main.

CHAPITRE CCCVII.

DERNIERS PREPARATIFS

Il fallait attendre encore deux jours avant d'avoir les documents que « Paolo » avait promis à Max Erwig et Leni ne pouvait plus résister à l'anxiété qui la dévorait.

Durant ces deux jours, elle ne cessa point de manifester une impatience toujours croissante et, la dernière nuit elle ne put trouver un seul instant de sommeil.

Enfin, quand vint le soir fixé pour le rendez-vous, le jeune Alsacien se rendit à la taverne où il avait fait connaissance avec Paolo et il trouva ce dernier qui l'attendait.

— Avez-vous apporté ce que vous m'avez promis ? lui demanda Max.

— Certainement, répondit le Suisse en remettant à son interlocuteur une enveloppe contenant quelques papiers.

Max Erwig se mit à examiner ces documents avec attention et il les trouva imités avec une telle perfection que personne ne se serait certainement aperçu de rien.

Après avoir pris possession de ces précieux papiers, le jeune homme rédigea immédiatement une requête adressée au commandant de l'Administration Pénitentiaire afin d'obtenir l'autorisation de pénétrer dans la

zône des marécages aux fins d'études scientifiques.

Encore quatre jours s'écoulèrent, quatre jours qui parurent longs comme des siècles à Max et à Leni.

Enfin la réponse de l'Administration Pénitentiaire arriva. Avec une indicible émotion, le jeune homme ouvrit l'enveloppe et en retira la feuille.

A peine y eut-il jeté un coup d'œil qu'il laissa échapper une exclamation de joie.

— L'autorisation est accordée, Leni ! s'écria-t-il.

— Vraiment ? fit la jeune fille. Tu vas pouvoir partir ?

— Certainement..... L'autorisation que l'on m'envoie, au nom du Professeur Emmanuel Lichtenberger est parfaitement en règle.....

— Le missionnaire Van Houten, qui avait assisté à cette conversation sans rien y comprendre, demanda au jeune homme :

— De quoi s'agit-il. Que voulez-vous donc faire ?

— Il s'agit d'un stratagème assez audacieux, répondit Max Erwig. C'est pour cela que nous n'avons pas encore osé vous en parler.....

Le missionnaire fronça les sourcils.

— Un stratagème ? répéta-t-il avec un air inquiet et méfiant.

Ce fut Leni Røder qui le mit au courant du projet que son camarade avait conçu pour sauver Fritz Luders.

— Vous vous exposez à un très grand danger mes enfants, remarqua le Père Van Houten après avoir écouté avec attention ce que la jeune fille lui avait dit. Songez que si votre entreprise devait échouer, cela pourrait avoir des conséquences déplorables pour le prisonnier autant que pour vous même.....

— Mais nous réussirons ! s'exclama Max Erwig avec énergie. Je suis fermement résolu à sauver coûte que coûte le fiancé de cette pauvre Leni !

Le Père Van Houten lui tendit la main.

— Que Dieu vous assiste et vous bénisse ' lui dit-il. Votre stratagème ne saurait être considéré comme un pêché, puisqu'il a été conçu dans un but généreux et désintéressé.....

**

Les derniers préparatifs se poursuivaient avec une activité fébrile.

Max Erwig avait cessé depuis quelque temps de se raser la barbe, de façon à se donner l'air d'être plus âgé qu'il ne l'était en réalité.

Il acheta un costume de toile blanche, une paire de bottes qui lui montaient jusqu'au dessus des genoux, un filet pour attraper des papillons et une paire de lunettes bleues pour garantir ses yeux contre l'éclat trop vif du soleil.

Tout d'abord, il ne put parvenir à porter ce costume avec une suffisante désinvolture et cela inquiétait beaucoup Leni.

De son côté, chaque fois qu'il se regardait dans un miroir, Max Erwig ne pouvait s'empêcher de rire.

— Est-ce que tu ne trouves pas que j'ai l'air ridicule, Leni ? demandait-il.

— Tâche de prendre une attitude un peu plus sérieuse, Max, répondit la jeune fille. Mon Dieu !... A la seule pensée que l'on pourrait découvrir notre supercherie, je me sens mourir de terreur !

— N'aie pas peur !... Aie confiance en moi !.... Tu verras que tout finira bien !

Le lendemain matin l'audacieux jeune homme était prêt à partir.

— Je prierai pour toi, Max ! lui dit Leni en tendant la main.

— Je te recommande de rester calme, ma petite Leni, répondit l'Alsacien. Tu me reverras bientôt, de même que ton fiancé !

— J'ose à peine l'espérer, Max !..... J'ai tellement peur !.....

— Courage !... Au revoir, Leni !

— Bonne chance !

Et les deux jeunes gens se serrèrent la main sans rien ajouter. Tous deux étaient très émus et ils sentaient peser sur eux le poids de tous les dangers qui les menaçaient.

CHAPITRE CCCVIII.

UNE AME DE CRIMINEL

Quand Clara revint au domicile privé de son mari, le matin suivant, le traître était encore au lit et il dormait comme un loir.

Elle dut le saisir par les épaules et le secouer vigoureusement à plusieurs reprises pour arriver à le réveiller.

Quand il eut finalement ouvert les yeux, elle lui annonça avec un accent de triomphe :

— Je t'apporte de bonnes nouvelles, Ferdinand !

— Vraiment ?..... Ton père se serait-il montré généreux ?

— Oui..... Il m'a donné dix mille francs.....

— Dix mille francs ?..... Ça n'est pas grand chose,

mais cela pourra quand même nous être utile pour commencer notre nouvelle vie.....

Clara lui montra le chèque. Esterhazy le prit en main et se mit à le regarder avec un air de satisfaction intense.

— Tu es une femme admirable ! s'écria-t-il tout-à-coup en embrassant son épouse. Encore une fois tu m'apportes une planche de salut !

— Je n'ai fait que mon devoir d'épouse, Ferdinand.

— Non, Clara !..... Il faut reconnaître que tu as fait quelque chose de plus..... Je t'en serai reconnaissant toute ma vie !

— Que dis tu là ?... Entre nous, il ne doit pas être question de reconnaissance, mais d'un seul sentiment : celui de l'amour !.... Et maintenant, dis-moi quand nous allons partir et où tu as l'intention de me conduire.....

Esterhazy se leva, se vêtit d'une robe de chambre, puis il passa dans son cabinet de travail où il se mit à feuilleter un indicateur de chemins de fer.

Sa femme l'avait suivi et elle attendait en silence qu'il réponde à la question qu'elle venait de lui poser.

— Nous partirons pour l'Angleterre demain matin à dix heures, déclara finalement le traître. Nous nous retrouverons à la Gare du Nord demain matin à neuf heures et demie.....

— Alors, je vais retourner tout de suite à la maison pour préparer mes bagages.

— Comme tu voudras, ma chérie.....

La comtesse avait les yeux pleins de larmes ; mais cette fois, c'étaient des larmes de joie !..... Elle se sentait heureuse comme aux premiers jours de son mariage.

— Nous allons faire un second voyage de noces ! s'exclama-t-elle en embrassant son mari.

— Oui... Mais, maintenant, ne perdons pas de temps car nous avons tous les deux beaucoup de choses à faire.

Clara reprit le chèque qu'elle avait déposé sur la table et voulut le remettre dans son sac.

— Que fais-tu ? lui demanda le traître.

— Je vais aller le toucher à la banque, répondit la jeune femme.

— Ne t'en donne pas la peine, ma chérie, je m'en chargerai moi-même, et je prendrai aussi les billets à l'avance.....

Ce disant, Esterhazy reprit le chèque des mains de sa femme et le jeta dans un tiroir avec un geste nonchalant.

La comtesse hésita un instant, comme si elle s'était tout-à-coup sentie prise de méfiance. Le traître s'en aperçut tout de suite et il prit immédiatement cet air de dignité offensée qu'il savait si bien feindre.

— Oh !... Si tu as peur, tu peux le reprendre ! fit-il sur un ton dédaigneux.

Craignant d'avoir blessé la susceptibilité de son mari, la pauvre Clara lui jeta de nouveau ses bras autour du cou et s'écria :

— Pardonne-moi, Ferdinand !... Ne te fâches pas... Je ne songeais nullement à t'offenser... Je te laisse le chèque et tu en feras ce que tu voudras... Je serai à la Gare du Nord demain matin, une demi-heure avant le départ du train.....

Mais Esterhazy continuait d'avoir l'air mécontent et vexé.

— Non, Clara, murmura-t-il. Reprends ton chèque. Il vaut mieux que tu ailles le toucher toi-même.....

Mais elle ne voulut rien savoir et elle lui laissa le précieux papier.

— Tu t'en chargeras Ferdinand, lui dit-elle encore. Quant à moi, je vais aller préparer mes bagages.....

— Enfin... comme tu voudras.

Ce disant le traître prit sa femme dans ses bras et

leurs lèvres se joignirent encore une fois en un long et ardent baiser.

— A demain !... A la gare ! fit la jeune femme en se dégageant. Ne sois pas en retard, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille, ma chérie... Je serai là avant toi.

Et il reconduisit son épouse jusqu'à la porte d'entrée de l'appartement.

*
**

Esterhazy s'était approché de la fenêtre pour suivre Clara du regard tandis qu'elle sortait de la maison.

La comtesse leva les yeux vers les fenêtres du petit appartement et apercevant son mari, elle lui envoya encore un baiser de la main.

— Pauvre petite ! murmura le traître. Elle aurait mérité d'être plus heureuse !

Puis, il s'éloigna de la fenêtre et s'installa dans un fauteuil.

Durant quelques minutes, il demeura plongé dans de profondes méditations, mais tout-à-coup, il éclata de rire.

— Non ! murmura-t-il en hochant la tête avec un geste nerveux. Je ne suis pas digne d'elle !... Je ne mérite pas d'avoir une épouse aussi bonne et aussi dévouée... Par conséquent.

Et il se mit de nouveau à rire, tandis qu'une expression sarcastique se dessinait sur son visage.

— Je ne la mérite pas... donc, reprit-il, — donc... il vaut mieux qu'elle reste loin de moi !

Il alluma une cigarette, se leva et s'en fut prendre le chèque qu'il avait laissé dans le tiroir. Après s'être assuré de ce que sa femme y avait déjà apposé sa signature, il le serra dans son portefeuille en se disant :

— Très bien ! Au lieu de partir avec l'Cara demain matin je partirai seul ce soir même... Pauvre petite ! Elle aura certainement une surprise désagréable, mais cette fois, il faudra bien qu'elle se résigne !

CHAPITRE CCCIX.

CRUELS TOURMENTS.

Tandis que tout Paris commentait avec passion l'acquiescement d'Esterhazy, le malheureux capitaine Dreyfus continuait de subir les plus atroces tourments à l'île du Diable.

Un matin, le directeur du pénitencier pénétra dans la cellule du martyr. Celui-ci ne put même pas se lever de la couchette sur laquelle il se trouvait étendu, car il était tombé dans un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait presque plus se remuer.

Voyant à sa mine qu'il était réellement très malade mais qu'il avait néanmoins fait un effort pour se soulever, le directeur dit sur ton bienveillant :

— Restez où vous êtes... Ne vous dérangez pas...

— Merci, Monsieur le directeur ! répondit le prisonnier. Même si je le voulais, je ne pourrais pas me lever... Regardez...

Et il souleva sa couverture pour montrer ses plaies; mais le fonctionnaire reprit avec bonté :

— Laissez ! Laissez ! Ce n'est pas nécessaire...

— Cela vous fait horreur à vous aussi, n'est-ce pas ?

Ne pensez-vous pas que la mort serait mille fois préférable à la vie que je mène ici ?

Le directeur fit un geste évasif.

— Si l'on vous a mis les fers, dit-il, — c'est à la suite d'un ordre venu de Paris... Une mesure de précaution, je suppose...

— Non Monsieur le directeur ! Il ne s'agit point d'une mesure de précaution... La vérité est que l'on s'ingénie par tous les moyens à me faire souffrir le plus possible... Je suis victime de la haine implacable de mes bourreaux et des bourreaux de ma famille ! Mais vous, Monsieur le directeur ? Pourquoi ? Vous savez bien que je suis innocent !

— Hélas, mon pauvre ami ! Que pourrais-je faire ? Je ne suis qu'un modeste fonctionnaire et je ne puis que me conformer aux ordres que je reçois de mes supérieurs !

— Vous êtes un fonctionnaire, mais aussi un homme ! remarqua Dreyfus avec un sourire d'une indicible amertume.

Le directeur ne répondit pas.

Le prisonnier baissa la tête, fixant son regard sur le sol. Sa respiration était pénible et sifflante.

Après une courte pause, le directeur du pénitencier reprit la parole et dit :

— Selon les ordres que nous avons reçus de Paris, vous ne pourrez plus sortir de votre cellule jusqu'à ce que l'on ait construit une palissade autour du bâtiment.

— Une palissade ?

— Oui... Vous ne pourrez plus circuler dans l'île, car il ne faut pas que personne puisse vous voir...

— On veut donc aussi m'empêcher de voir la mer, mon unique consolation ? gémit le malheureux d'une voix rauque.

— Vous ne verrez plus qu'un lambeau du ciel... Je le regrette pour vous, mais je ne peux rien y faire !

— Mais ne comprenez-vous pas qu'une telle réclusion me fera devenir fou ?

— Espérons que non... En tout cas, comme je vous l'ai déjà dit, je ne peux faire autrement que d'obéir aux ordres que je reçois du ministre...

— Ah ! Les infâmes !

— Courage, Dreyfus !

Et le directeur sortit de la cellule sans rien ajouter, car il ne se sentait plus la force de résister à ce douloureux spectacle.



Le malheureux déporté était de nouveau resté seul dans sa petite cellule. Sa pensée ne faisait que répéter les paroles que le directeur du pénitencier avait prononcées : « Mesure de précaution ! » « Ordre du ministre » !

Comme si l'on avait craint que le prisonnier ne cherche à fuir, quoi qu'il fut maintenant à peu près incapable de se tenir debout, l'on avait doublé le nombre des sentinelles préposées à sa garde. Durant la nuit les factionnaires jouaient aux cartes ou bavardaient allègrement dans la petite pièce attenante à la cellule et ils ne se gênaient pas pour parler à très haute voix, de sorte qu'il était devenu impossible au malheureux de dormir.

Sa cellule était toute remplie d'insectes. De temps à autre un gardien venait répandre sur le sol un liquide corosif destiné à détruire les fourmis qui pullulaient ; mais les fourmis n'étaient que peu de chose en comparaison des araignées géantes qui venaient du dehors et contre lesquelles le prisonnier devait se défendre avec vigilance, car leur morsure était fort dangereuse.

La construction de la palissade ne s'effectuait qu'a-

vec la plus grande lenteur et elle ne fut pas terminée avant deux mois. Pendant tout ce temps, le malheureux ne put pas une seule fois sortir de sa cellule.

Par la petite fenêtre munie d'un grillage, il pouvait suivre le travail des ouvriers qui élevaient avec indifférence cette barrière destinée à retrancher définitivement un de leurs semblables du reste du monde et du genre humain. Cette clôture, haute de deux mètres cinquante, entourait le petit bâtiment à une distance de moins de deux mètres des murs, de manière à ne laisser qu'un intervalle formant un étroit chemin de ronde dont on pouvait faire le tour en deux ou trois minutes.

Maintenant, il n'entrait pour ainsi dire plus d'air ni de lumière dans la cellule ; l'inutilité flagrante de cette clôture démontrait clairement la cruauté intentionnelle des ennemis de l'ex-capitaine et leur désir de le faire mourir le plus rapidement possible afin d'être définitivement débarrassés de lui.

.....

Alfred Dreyfus était en train de rédiger les dernières lignes de son journal. Il aurait voulu continuer encore, mais il sentait qu'il n'en aurait plus la force.

Et, ce matin là, sa main tremblante traça ces mots de conclusion :

« Je mets fin à mon journal, parce que l'épuisement de mes forces m'empêche de continuer. Si je devais mourir avant que mon innocence soit reconnue, je demande à Monsieur le Président de la République la grâce de faire remettre ces mémoires à ma femme.



*C'est un scandale... on ne peut plus sortir dans
la rue* (Page 2118)

« Je les ai écrits sans aucune intention d'accuser qui que ce soit. Ce n'est qu'un cri de désespoir et d'indignation contre le sort le plus injuste et le plus cruel qui puisse échoir à un être humain.

« Je n'ai même plus la force de relire ce que j'ai écrit aux pages précédentes où j'ai relaté jour par jour mes impressions ainsi que les quelques faits inhabituels qui sont venus, à de rares intervalles, rompre l'effroyable monotonie de mon incarcération.

« Je répète encore une fois que je ne prétends accuser personne. Je déclare simplement que je suis absolument innocent du crime pour lequel j'ai été condamné.

« Je termine ces brefs mémoires en exprimant l'espoir que le traître qui me laisse lâchement expier sa faute à sa place, sera découvert un jour ou l'autre, pour que tout le monde comprenne enfin que j'ai été victime d'une monstrueuse injustice et pour que ma mémoire soit réhabilitée. »

Alfred Dreyfus.

CHAPITRE CCCX.

LE SAVANT NATURALISTE.

Sous son déguisement de naturaliste, Max Erwig se dirigea résolument vers les bureaux de l'Administration Pénitentiaire et, montrant son sauf-conduit à une sentinelle, il lui demanda :

— A qui faut-il que je m'adresse ?

— Seconde porte à gauche dans le corridor de droite, répondit laconiquement le factionnaire, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le papier.

Max Erwig murmura quelques mots de remerciement et pénétra dans le bureau que l'homme venait de lui indiquer.

— Que désirez-vous, Monsieur ? lui demanda un employé en le regardant avec curiosité.

Le jeune homme lui mit sous les yeux le papier qu'il avait déjà montré au factionnaire.

— Ah ! Bien, Monsieur le professeur... Veuillez vous asseoir un instant.. Je vais vous annoncer tout de suite au capitaine.

Cinq minutes plus tard, le pseudo-naturaliste entra dans le bureau de l'officier.

Ce dernier le reçut fort aimablement et lui tendit la

main avec un geste cordial. Mais après l'avoir prié de s'asseoir, il se mit à le regarder avec une insistance assez gênante.

Un peu alarmé de cet examen si attentif de sa physionomie, le camarade de Leni voulut payer d'audace et il s'exclama en riant :

— Je vois que vous me contemplez avec beaucoup d'intérêt capitaine ? J'espère que ma physionomie ne vous est pas trop antipathique ?

— Excusez-moi, mais nous ne sommes pas très habitués à voir des étrangers dans ce pays, répondit l'officier, sans d'ailleurs cesser de le regarder fixement.

— Ça n'a pas l'air d'un pays très gai ! reprit le jeune homme.

— Il est vrai que je ne suis pas venu ici pour m'amuser, mais dans un but de recherches scientifiques, comme je vous l'ai d'ailleurs expliqué dans la lettre que je vous ai envoyée il y a quelques jours...

— En effet.. Donc, vous venez de Vienne, n'est-ce pas ?

— Oui... Mais pas directement...

— Mais votre domicile est dans cette ville ?

— Oui, et j'enseigne à l'Université...

Le capitaine lui offrit une cigarette et, après une courte pause, il reprit :

— Votre visite me fait plaisir, Monsieur le professeur, car j'ai beaucoup voyagé en Europe centrale et je me suis arrêté deux mois à Vienne qui m'a semblé être une des villes les plus agréables de l'Europe...

Max Erwig commençait à sentir une sueur froide lui couler dans le dos car, de sa vie entière, il n'avait jamais mis les pieds en Autriche et il ne connaissait Vienne que de nom. Et une malchance invraisemblable le mettait précisément en présence d'un officier qui avait séjourné deux mois dans cette ville !

Décidément, cela commençait mal !

— Dans quel quartier de Vienne habitez-vous, Monsieur le professeur ? demanda le capitaine.

— Près du palais impérial...

— Ah ! A Schlossberg ?

— Précisément...

— Vous avez de la chance c'est un très beau quartier !

— C'est un quartier assez agréable, en effet... Donc, je vais être autorisé à pénétrer dans la zone marécageuse qui est sous le contrôle de l'Administration Pénitentiaire pour mes recherches botaniques et entomologiques n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire... pour vous parler tout à fait franchement... si la chose ne dépendait que de moi, je n'hésiterais pas à vous en refuser l'autorisation.

— Comment ! Mais ne voyez-vous pas que j'ai déjà reçu une réponse favorable ?

— On vous a envoyé une réponse favorable par simple politesse, mais cela n'a rien de définitif... La chose doit être examinée de très près avant que l'on puisse vous accorder les visas nécessaires pour que les surveillants vous laissent circuler dans la zone interdite... Vous devez comprendre que nous ne saurions prendre trop de précautions Monsieur le professeur !

— A cause des fièvres !

— Pas seulement à cause des fièvres... Il s'agit d'une zone où travaillent des forçats et il peut nous sembler étrange qu'un savant veuille précisément aller attraper des papillons et cueillir des herbes dans cette zone là plutôt que dans une autre... Nos fonctions nous obligent à nous méfier de tout le monde.

— Votre allusion est bien claire, capitaine ! s'écria le jeune homme en feignant de prendre un air indigné. Vous me soupçonnez sans doute d'être venu pour...

— Pas le moins du monde ! interrompit l'officier avec vivacité. Je ne vous soupçonne de rien du tout, Monsieur le professeur ! Comment pourrait-on soupçonner un savant qui se présente avec une lettre de recommandation de l'Université de Vienne ?

— Mais... Alors... Je ne comprends pas du tout ce que vous coulez dire capitaine !

— Attendez ! Vous allez comprendre.. Afin d'être tout à fait sûrs, nous avons écrit à Vienne pour demander une confirmation de votre lettre de recommandation...

— Ah ! Très bien ! s'exclama l'Alsacien en faisant un effort surhumain pour ne point montrer le désespoir que les dernières paroles de l'officier avaient fait naître en lui. Très bien ! Mais quand avez-vous écrit, capitaine ?

— Dès que nous avons reçu votre demande...

— Espérons que la réponse ne tardera pas trop... Mais je trouve que votre méfiance est un peu exagérée...

— Il ne faut pas vous en offenser, Monsieur le professeur... Nous faisons simplement notre devoir... Il ne s'agira que d'attendre une quarantaine de jours.

— Ciel ! Et que vais-je faire pendant tout ce temps ?

L'officier haussa les épaules, ne trouvant rien à répondre.

— Je vais perdre un temps précieux ! reprit Max Erwig sur un ton impatienté. Si j'avais pu prévoir une chose pareille, je ne serais pas venu ici... Songez que je n'avais pas l'intention de rester plus d'une quinzaine de jours !

— Je le regrette infiniment pour vous, Monsieur le professeur...

— Et à qui pourrais-je éventuellement m'adresser avec quelque chance de me voir dispenser de cette longue attente ?

— A Monsieur le gouverneur... C'est le seul personnage de la colonie qui puisse vous accorder la faveur ex-

ceptionnelle que vous désireriez obtenir...

Pourrai-je le voir ?

— Ce n'est pas nécessaire... Je lui parlerai de vous moi-même...

— Merci beaucoup, capitaine... Et quand pourrai-je savoir quelque chose ?

— Demain matin vers dix heures...

Le pseudo professeur salua l'officier et sortit du bureau.

Quand il se retrouva dans la rue, il serra les poings avec un geste de contrariété et murmura :

— Ce maudit capitaine doit sûrement avoir deviné mes intentions ! Que vais-je faire, maintenant ? Quelle attitude prendre ? Disparaître ? Insister malgré tout pour obtenir l'autorisation de pénétrer dans la zone interdite ? De toute façon, pour l'instant, je n'ai rien de mieux à faire que de me mettre en quête d'un restaurant pour aller déjeuner, car j'ai une faim de loup... Après, nous verrons...

Dix minutes plus tard, le jeune homme entra dans une hôtellerie voisine du port.

A peine avait-il pris place devant une table qu'il se sentit touché à l'épaule.

Se retournant, il leva la tête pour regarder la personne qui se tenait derrière lui et, tout-à-coup, il s'exclama avec un accent de stupeur :

— Toi ?...

CHAPITRE CCCXI

DES AMIS FIDÈLES.

L'acquiescement du colonel Esterhazy avait provoqué des réactions très variées dans l'esprit des personnes qui avaient suivi les diverses phases de l'affaire. Les unes étaient indignées et les autres enthousiastes.

Les amis et les plus fidèles partisans d'Alfred Dreyfus se réunissaient presque chaque jour à la rédaction du journal de Clémenceau. Ce matin-là on remarquait parmi eux l'avocat Laborie ainsi que le journaliste Bernard Lazare.

Quand Emile Zola apparut à son tour, l'homme de loi fut le premier à lui serrer la main et il s'exclama :

— Vous osez donc encore vous montrer dans les rues de Paris, Monsieur Zola ?

Le célèbre romancier hochait la tête avec un air dédaigneux et répondit :

— Je ne crains personne, parce que je sais que je combats pour une juste cause et les faits démontrent que j'ai raison...

— Toutefois, il vaut mieux être prudent, Monsieur Zola... Nos ennemis sont assez dangereux !

Lazare intervint en disant :

— Votre dernier article à déchaîné un véritable ouragan... Cela ne m'étonnerait pas du tout si l'on portait une plainte en diffamation contre vous...

— C'est bien ce que je désire ! Si l'on me faisait un procès, cela me donnerait une occasion superbe d'accuser ouvertement les misérables qui ont comploté la perte de ce malheureux Dreyfus !

— Il n'est pas certain qu'on vous laisserait parler ! répondit Lazare. Et qui sait si l'on irait pas jusqu'à lancer un mandat d'arrêt contre vous !

— Cela ne m'étonnerait pas non plus ! dit Maître Laborie avec un air pessimiste.

— Non ! s'exclama l'écrivain. Ils n'oseraient pas !

— Il me semble qu'ils se sont montrés capables d'oser n'importe quoi ! dit Clémenceau. Pour masquer l'infamie des puissants personnages qui se sont rendus coupables de ce crime, je suis persuadé que l'on n'hésiterait pas à recourir aux moyens les plus violents.

Bernard Lazare était également de cet avis.

— Je crois effectivement que vous feriez mieux de prendre quelques précautions, Monsieur Zola fit-il. Vous avez eu l'audace d'accuser plusieurs grands chefs de l'armée et vous pouvez être persuadé de ce que l'on ne vous pardonnera pas cela très facilement...

— Si l'on arrivait à trouver un prétexte pour vous arrêter, vos ennemis éprouveraient certainement une très grande satisfaction, ajouta Clémenceau. Ecoutez nos conseils et allez vous mettre en lieu sûr... Nous continuerons la lutte.

Zola avait écouté ses amis sans les interrompre.

Enfin, il secoua la tête avec un mouvement énergique et s'exclama :

— Non ! Je n'ai pas la moindre intention de quitter la France ni même de m'éloigner de Paris... Je n'ai pas l'habitude de prendre la fuite devant le danger...

— Et si l'on vous jetait en prison ? insista Maître Laborie.

— J'aimerais encore mieux être jeté en prison que de courir le risque d'être accusé de lâcheté, répondit résolument l'écrivain. N'insistez donc plus, mes chers amis. Je reste auprès de vous.

— Vous y êtes bien décidé ?

— Oui...

Et une telle expression de fermeté apparut dans le regard du célèbre romancier que les autres n'osèrent plus rien dire.

**

Le colonel Picquart s'était rendu au cimetière pour déposer quelques fleurs sur la tombe de son épouse. Tandis qu'il reprenait le chemin de son domicile, il pensait aux événements qui s'étaient déroulés durant les derniers jours et il se sentait étreint d'une sensation de découragement indicible.

Comment allait-il pouvoir continuer la lutte contre des ennemis aussi nombreux et aussi malhonnêtes ?

Même s'il avait réussi à produire le témoignage d'Amy Nabet, il n'aurait obtenu aucun résultat !

Pauvre Dreyfus ! Pauvre martyr ! Tout espoir d'arriver à lui venir en aide paraissait désormais absolument vain !

En rentrant chez lui, Picquart trouva le capitaine Roudet qui l'attendait.

— Que désirez-vous ? lui demanda-t-il après l'avoir salué.

— Le général Gonse m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de lui...

Le colonel ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je dois me rendre chez le général Gonse ? A cette heure ? s'exclama-t-il.

— Oui, mon colonel...

— Et, que me veut-on ?

— Je ne le sais pas, mon colonel, répondit l'officier avec un geste évasif. Le général Gonse vous le dira lui-même.

Le colonel Picquart eut un amer sourire.

— Je crois que je peux déjà deviner ce qu'il va me dire ! fit-il. Mais ça ne fait rien... Allons, capitaine.

Quelques instants après, les deux officiers prenaient place dans la voiture qui attendait devant la porte de la maison.

Durant le trajet, ils demeurèrent silencieux.

Quand ils furent arrivés au ministère de la Guerre, ils se dirigèrent vers les bureaux de l'Etat-Major et pénétrèrent dans le bureau du général Gonse qui les attendait.

— Voici le lieutenant-colonel Picquart, mon général, annonça le capitaine Roudet en se mettant au garde-à-vous.

— Bien, capitaine, répondit le général. Je vous remercie... Vous pouvez vous retirez, maintenant...

Le capitaine salua et sortit de la pièce, laissant le colonel en tête-à-tête avec le général.

— Je suis à votre disposition, mon général, dit Picquart. Puis-je savoir pour quelle raison vous m'avez fait appeler ?

— Vous devriez déjà l'avoir deviné... Nous allons être obligés de vous mettre en état d'arrestation, parce que au cours du procès d'Esterhazy il a été démontré que vous vous êtes vous même rendu coupable de graves indiscretions au sujet de documents et de renseignements intéressant la défense nationale. Vous allez devoir être

jugé à votre tour par le Conseil de Guerre...

— Je m'y attendais, mon général.. Il n'y a aucune raison pour que je sois mieux traité que le capitaine Dreyfus.

Le général Gonse eut un geste d'impatience et il s'exclama avec un air agacé :

— Pourquoi diable faut-il que vous parliez toujours de Dreyfus ?

— Parce que je pense toujours à lui et que je crois bien faire en rappelant également son existence à ceux qui auraient tendance à l'oublier ! répondit froidement le lieutenant-colonel.

— Vous ne faites que répéter les paroles d'Emile Zola ! remarqua le général sur un ton de colère. Je vois que vous appartenez vous aussi à cette catégorie d'énergumènes qui se sont mis en tête de vouloir lutter contre la justice militaire et contre le gouvernement !

— J'appartiens à la catégorie de ceux qui luttent pour la vérité et je ne peux pas demeurer passif quand je vois un innocent condamné pour expier la faute d'un coupable que l'on veut épargner ! riposta l'officier. Il est fort possible que je ne fasse que répéter des paroles déjà prononcées par Emile Zola, mais je n'en éprouve aucune honte, bien au contraire, mon général, car Emile Zola est un homme sincère et courageux...

— C'est un calomniateur ! s'écria le général Gonse en frappant violemment du poing sur la table. Mais lui aussi devra répondre devant les juges de ses diffamations !

— Permettez-moi de vous dire que je suis bien étonné de votre changement d'opinion, mon général !

Le général Gonse, qui s'était levé, tourna brusquement le dos au lieutenant-colonel et murmura :

— Je n'ai plus rien à vous dire... Vous parlerez devant le Conseil de Guerre qui se réunira pour vous juger.

Puis il sonna et, quelques instants plus tard, le capitaine Roudet apparut de nouveau.

— Accompagnez le colonel Picquart à la prison, lui ordonna le général.

Sans protester, Picquart salua et sortit tranquillement de la pièce avec le capitaine. Ce dernier le conduisit à la prison militaire où une cellule avait déjà été préparée pour le recevoir.

Le lieutenant-colonel se mit à regarder autour de lui avec un air de mélancolique résignation et il murmura :

— Cela comence à peu près de la même façon que pour Dreyfus ! Je serais curieux de savoir si l'on a l'intention de m'envoyer à l'île du Diable moi aussi !

Le capitaine Roudet haussa les épaules et répondit :

— J'espère que non, mon colonel... Voudriez-vous avoir l'obligeance de me remettre votre épée ?

Picquart obéit sans hésiter.

— Auriez-vous quelque désir à exprimer mon colonel ? dit encore le jeune officier avec le plus grand respect.

— Je vous prie de bien vouloir informer l'avocat Leblois de mon arrestation et de lui dire que j'attends sa visite...

— Je n'y manquerai pas, mon colonel...

Et le capitaine Roudet sortit de la cellule, s'éloignant d'un pas rapide, tandis que le geôlier refermait la porte à clef.

**

Le colonel Picquart se promenait nerveusement de long en large dans sa cellule, les poings crispés d'impa-

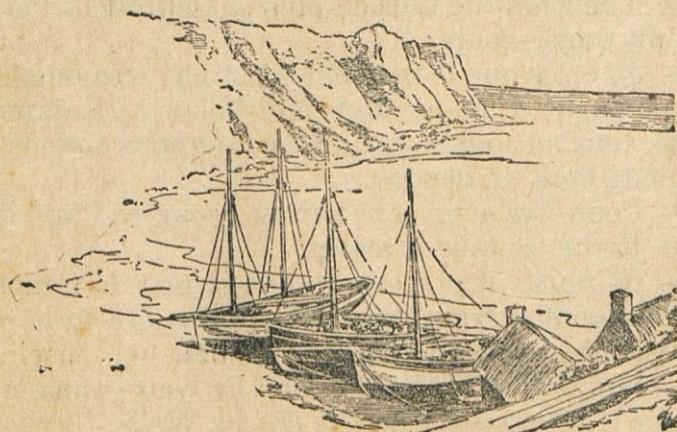
tience, attendant avec impatience la visite de Maître Leblois qui n'arriva qu'au bout de deux heures.

— Comme vous voyez, on n'a pas hésité à me flanquer en prison ! lui dit le lieutenant-colonel Picquart avec un sourire désabusé. Il faut avouer que nos adversaires ne manquent pas d'énergie, quant au choix des moyens lorsqu'il s'agit de sévir contre ceux qui s'obstinent à prendre la défense de Dreyfus !

— C'est une honte ! Une infamie à peine croyable ! s'écria l'excellent avocat d'une voix vibrante de colère.

Jetant par hasard un coup d'œil du côté du corridor, le colonel Picquart aperçut un officier de gendarmerie à demi dissimulé dans l'ombre. C'était lui qui avait conduit l'avocat quand il s'était présenté à la prison et qui l'avait conduit à la cellule du nouveau prisonnier.

— Vous avez reçu l'ordre d'écouter notre conversation ? lui dit le colonel. Eh bien, entrez et asseyez vous... Vous serez plus à l'aise et vous entendrez mieux !



CHAPITRE CCCXII

PERDUS DANS LE DESERT.

Amy Nabot était toute heureuse de se sentir de nouveau libre, loin du Cheik Abd-el-Rahman et de ses serviteurs.

Quant à James Wells, il était également très satisfait et assez fier du beau succès qu'il avait remporté ; il se faisait une véritable fête d'accompagner Amy Nabot jusqu'à Paris où il se promettait de passer joyeusement quelques jours avec elle.

Chemin faisant, il continua de lui faire la cour mais, comme il devenait de plus en plus entreprenant l'espionne lui dit tout-à-coup :

— Je crois que le moment n'est pas très bien choisi pour me parler d'amour Monsieur Wells !... Laissez cela de côté, tout au moins jusqu'à ce que nous soyons complètement hors de danger...

— Peut-être avez-vous raison ! soupira l'ami du capitaine Rieur, comme à regret.

— Et puis... il y a encore que si peu de temps que nous nous connaissons ! reprit l'aventurière en le regardant avec une expression indéfinissable.

— Moi, j'ai déjà l'impression de vous connaître depuis très longtemps ! répondit James Wells.